

Jeu

La naissance d'un écrivain : *Encore une fois, si vous le permettez* et *For the Pleasure of Seeing her Again*

Louise Vigeant

Don Quichotte au TNM
Numéro 89, 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/16526ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, L. (1998). La naissance d'un écrivain : *Encore une fois, si vous le permettez* et *For the Pleasure of Seeing her Again*. *Jeu*, (89), 25–29.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La naissance d'un écrivain

Bien malin qui pourrait dire exactement comment une personne devient un écrivain. Et pourquoi ? Et quand ? En effet, quand, au juste, naît donc cette envie, ou cette nécessité, de mettre en mots sa vision personnelle des choses, sinon sa propre vie ? Comment décide-t-on, un jour, de recréer le monde ? Je n'en sais strictement rien ! Ce que je sais, toutefois, c'est que je suis de ceux qui les lisent, ces hommes et ces femmes un peu exhibitionnistes qui tiennent absolument à communiquer à autrui ce qui les tarabuste. Et cela me procure de grands plaisirs. C'est là la force de la littérature. On dirait qu'ainsi le monde devient plus accessible, les êtres humains plus compréhensibles, toute l'aventure de la vie plus intelligible.

Avec *Encore une fois, si vous le permettez*, Michel Tremblay nous offre une rare occasion : celle d'assister, en quelque sorte, à la naissance d'un écrivain... lui-même, en l'occurrence. Ayant voulu remonter à la source de son œuvre, en cette période de festivités entourant la création de ses *Belles-Sœurs* en août 1968 au Théâtre du Rideau Vert, il s'est lancé dans l'écriture de ce très beau dialogue, aux accents manifestement autobiographiques, entre un fils et sa mère. Au fil d'échanges, nous verrons grandir un enfant qui, dès l'âge de huit ans, alors qu'il subit les foudres de sa mère après avoir commis une gaffe, prend la mesure du déferlement imaginaire que peut déclencher un événement, même apparemment banal. En effet, quand Nana raconte à son fils ce qu'elle s'est imaginée en voyant un policier chez elle : « Sais-tu c'que j'ai pensé ? J'ai pensé que quelqu'un était mort ! J'ai pensé que quelqu'un était mort ! Ton père, ou ben donc un de tes frères, ou ben donc toi ! Sais-tu c'qui s'est passé dans ma tête, hein, le sais-tu ? Ça a peut-être duré juste que qu'secondes, je le sais pas, mais j'ai vu un cadavre, en dessous d'une couverture de laine carreautee, coupé en deux par un tramway ou ben écrapouti par un autobus, pis c'te cadavre-là, c'était un de vous autres ! Y'avait même une main qui dépassait, pis y fallait que je devine à qui c'était ! Sais-tu c'que ça peut faire à une mère, ça¹ ? », il ne peut que constater que sa mère est « ben dramatique ».

De récit en récit, il découvrira les effets de l'exagération : la stupéfaction, d'abord, puis le plaisir de voir le monde différemment de ce qu'il est. Ainsi entraîné par une mère qui ne recule devant aucune occasion d'inventer des histoires, puisque les « affaires sont jamais assez intéressantes pour qu'on les conte telles qu'elles² », l'adolescent vieillit avec la conviction que la force de l'imagination décuple la sensation de vivre. À l'aube de la vingtaine, il sait qu'il sera écrivain.

1. Michel Tremblay, *Encore une fois, si vous le permettez*, Montréal, Leméac, coll. « Théâtre », 1998, p. 12. On notera que le Théâtre du Rideau Vert a mis à l'affiche *Encore une fois, si vous le permettez*. On se demande bien pourquoi... NDLR.

2. *Ibid.*, p. 46.

Encore une fois, si vous le permettez

TEXTE DE MICHEL TREMBLAY.
MISE EN SCÈNE : ANDRÉ BRASSARD ; DÉCOR : RICHARD LACROIX ; COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS ; ACCESSOIRES : LOUISE CAMPEAU. AVEC RITA LAFONTAINE (NANA) ET ANDRÉ BRASSARD (LE NARRATEUR). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU 4 AOÛT AU 5 SEPTEMBRE 1998, ET EN TOURNÉE QUÉBÉCOISE À L'AUTOMNE 1998.

For the Pleasure of Seeing her Again

TRADUCTION DE LINDA GABORIAU.
MISE EN SCÈNE : GORDON MCCALL ; DÉCOR ET COSTUMES : JOHN C. DINNING ; ÉCLAIRAGES : GRAHAM FRAMPTON. AVEC NICOLA CAVENDISH (NANA) ET DENNIS O'CONNOR (LE NARRATEUR). PRODUCTION DU CENTAUR THEATRE COMPANY, PRÉSENTÉE DU 29 SEPTEMBRE AU 25 OCTOBRE 1998.

CRÉATION



Sa mère, elle, ne saura jamais qu'il l'est devenu. Le spectateur entend bien que c'est Michel Tremblay lui-même qui parle quand le narrateur dit : « Elle n'a jamais connu la coulisse d'un théâtre, ni un studio de télévision, elle n'a jamais assisté à une répétition, à une parade de costumes, à une générale, à une première. Elle est partie sans savoir comment tout ça se faisait. C'est un des plus grands regrets de ma vie. J'aurais aimé lui présenter madame Oligny³ [...] » Ni Nana, ni madame Tremblay n'auront su que « leur » fils allait devenir l'un des plus grands écrivains de ce pays. Je sais que je viens de glisser de la fiction à la réalité... ce qui ne se fait généralement pas quand on commente une œuvre artistique. Mais, ici, *si vous le permettez*, je me laisserai aller au jeu de l'identification, Michel Tremblay lui-même ayant déclaré avoir voulu parler « de ces femmes qui [l]'ont tant influencé, inspiré, surtout [sa] mère dont [il] tien[t] [son] sens de l'humour, du dialogue, de l'exagération, du drame⁴ ». L'hommage que rend, ici, Michel Tremblay à sa mère est tout imprégné d'amour filial et de reconnaissance sentie.



Rita Lafontaine (Nana) et André Brassard (le narrateur) dans *Encore une fois, si vous le permettez* de Michel Tremblay au Théâtre du Rideau Vert. Photo : Pierre Desjardins.

Juste avant de mourir, Nana s'était inquiétée d'avoir trop laissé son enfant rêver et elle craignait que, par sa faute, il ne fasse « peut-être rien de [s]a vie⁵ ». Nous savons, lecteurs et spectateurs de l'œuvre de Michel Tremblay, combien cette liberté de rêver que sa mère lui a donnée a été capitale pour l'écrivain. En voyant ce spectacle, nous ne pouvions oublier que l'auteur parlait directement de sa propre mère ; cela contribuait-il à susciter l'adhésion des spectateurs ? Peut-être, mais chose certaine, la scène finale en était d'autant plus touchante. Le narrateur, qui sait sa mère souffrante, lui dit : « Tout est possible au théâtre, pis j't'ai préparé une sortie digne de toi...⁶ » Et d'apparaître un

« superbe décor en trompe-l'œil, machineries et fausses perspectives, représentant la plaine de Saskatchewan⁷ avec, au fond, un lac dont les vagues bougent⁸ ». Nana, tout comme le spectateur, n'en est pas à sa dernière surprise. Une nacelle descend des cintres, et le narrateur aide sa mère à y monter ; puis, articulant rien de moins que les ailes d'un ange, elle s'élèvera en s'exclamant : « J'sais pas si c'est au Ciel que je m'en vas, mais c'est le fun en maudit⁹ ! » Le fils a rendu à la mère ce qu'elle lui avait offert : croire en l'imaginaire. Ainsi est consacrée la force de la littérature qui permet d'oublier la douleur, un instant, et de transformer la mort en un voyage fantastique vers l'inconnu.

3. *Ibid.*, p. 44.

4. Michel Tremblay, note de l'auteur dans le programme du Théâtre du Rideau Vert.

5. *Ibid.*, p. 61.

6. *Ibid.*, p. 65.

7. Lieu de naissance de Nana.

8. Didascalie, p. 65.

9. *Ibid.*, p. 66.

Encore une fois, Michel Tremblay aura réussi à nous faire rire et pleurer. Comment résister à cette scène de gauche tendresse où la mère atténue la force de sa gifle, nécessaire, bien sûr, pour punir une gaffe (éducation oblige !), mais qu'elle aurait aimé mieux ne pas donner ; comment ne pas rire devant le récit mimé de l'incident de la machine à laver quand la belle-sœur s'est prise le bras dans le tordeur ! L'emphase, à la fois dans le langage et le jeu, fait parfaitement comprendre à tous le rôle de l'exagération dans le développement du « sens du drame » essentiel chez un auteur. Cette pièce illustre bien d'où peut provenir l'inspiration, c'est-à-dire précisément ce qui insuffle de la vie à une œuvre.



Les deux productions que nous avons vues à Montréal, en français et en anglais, à quelques semaines d'intervalle, étaient excellentes. Comme il se devait, André Brassard a assumé la mise en scène de la dernière création de Michel Tremblay, écrite spécialement pour fêter le trentième anniversaire des *Belles-Sœurs*. Nous n'avons pas été étonnés, non plus, du choix de Rita Lafontaine, comédienne fétiche de Tremblay, qui était aussi de la création des *Belles-Sœurs*, pour incarner Nana. Elle l'a fait avec brio. Cependant, la présence d'André Brassard dans le rôle du narrateur, qui représentait aussi l'auteur à différents âges, de 13 à 20 ans, a pu surprendre. Bien qu'André Brassard ait surtout joué au début de sa carrière et aussi dans quelques films, nous sommes plus habitués à saluer son talent de metteur en scène que de comédien. Qu'il ait décidé, sans doute avec Michel Tremblay, d'incarner lui-même l'*alter ego* de son ami souligne que l'étroite collaboration entre ces artistes, qui travaillent ensemble depuis tant d'années, s'est muée en une véritable symbiose. Cette fois, Brassard est littéralement devenu Tremblay ! Sa profonde connaissance et de l'œuvre et de l'homme ne pouvait que teinter son jeu. Et c'est la connivence entre ces trois artistes qui transparait dans ce spectacle composé en l'honneur de celle qui a donné au théâtre un grand auteur.

Si cette dimension ne pouvait jouer dans la production anglaise, le spectacle n'en était pas moins drôle et touchant. Les deux comédiens, Nicola Cavendish et Dennis O'Connor, ont rendu toutes les nuances du texte de Michel Tremblay, traduit magnifiquement par Linda Gaboriau. Nicola Cavendish avait le physique « enveloppant » que l'on imagine à cette mère affectueuse et envahissante ; elle était convaincante en Nana d'abord comique puis inquiète. André Brassard est resté plus « narrateur », alors que Dennis O'Connor s'est laissé glisser davantage dans la peau de l'enfant, devenant tantôt taquin tantôt piteux. Nous pouvions reconnaître là peut-être deux traditions différentes : l'une où le jeu se veut plus distancié, l'autre où il est plus réaliste. De la même manière, mais c'était à peine perceptible, le décor de Richard Lacroix était plus stylisé que celui de John C. Dinning. Toutefois, comme les deux metteurs en scène ont respecté les didascalies de l'auteur, qui demandent, au début, un plateau vide afin de laisser à Nana tout l'espace pour qu'elle s'abandonne à son imagination, la scène n'est meublée que d'une table et deux chaises, au centre de l'aire de jeu, pour les scènes de dialogues, jusqu'à la finale, où le « décor de théâtre » apparaît dans toute sa splendeur pour le grand départ de Nana.

Encore une fois, si vous le permettez est une pièce touchante parce qu'elle laisse voir avec une habileté discrète l'amour entre un fils et une mère, et parce que Michel Tremblay a su reconstituer des scènes de la vie quotidienne qui évoquent avec beaucoup de justesse non seulement toute une époque, mais la générosité et la simplicité d'êtres humains occupés à vivre leur vie, laquelle est faite de petites choses, comme le souper familial du samedi soir, et de grandes, comme la maladie et la mort.

La matière du théâtre

Les discussions entre le fils et la mère sur les livres qu'ils ont lus sont carrément irrésistibles. On y découvre une Nana candide qui s'émeut des malheurs qui n'en finissent plus de s'abattre sur les personnages des romans à l'eau de rose, mais surtout une Nana qui *croit* si fortement à ce qu'elle lit qu'elle ne peut que transmettre à son jeune fils sa passion pour la littérature. Dans ses récits autobiographiques – pensons au magnifique *Ange cornu avec des ailes de tôle* –, Michel Tremblay nous avait déjà fait revivre les découvertes littéraires qui avaient ponctué son adolescence ; il renoue, ici, avec le souvenir de ses premières lectures, et nous devinons déjà, à travers les remarques aussi amusantes que justifiées de l'enfant, les grandes questions qui vont occuper l'esprit de l'écrivain autour de la vraisemblance et du réalisme. Ainsi cette dernière pièce est-elle autant un hommage à sa première inspiratrice qu'une réflexion sur l'art d'écrire.

D'ailleurs, le prologue constitue une superbe entrée en matière alors que le narrateur, puisant dans l'histoire mondiale du théâtre, enfile une série de négations : « Ce soir, personne ne viendra crier : “Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?” ni murmurer “Va, je ne te hais point” en se tordant les mains¹⁰. » Pendant de longues minutes, l'amateur de théâtre jouira de toutes les allusions à Molière, Tchekhov, Ionesco, Tennessee Williams, et *tutti quanti*, présents, sans jamais être nommés, dans cette tirade extraordinaire, qui à travers une réplique, qui avec le nom d'un lieu ou d'un personnage, qui encore dans le rappel d'une scène illustre. L'exercice auquel s'est astreint Michel Tremblay, avec un bonheur évident et pour notre plus grand plaisir, visait à mettre le doigt sur l'essence même du théâtre : le personnage. Et à préparer l'entrée de cette mère qu'il a recrée, la sienne, doublée de cette aura transcendante que la littérature adjoint à tout modèle puisé dans la vie et qui en fait précisément un personnage de théâtre.

Vous la reconnaîtrez peut-être, dit-il aux spectateurs, vous l'avez souvent croisée au théâtre, dans le public et sur la scène, vous l'avez fréquentée dans la vie, elle vient de vous. [...] elle est multiple. Et universelle. Elle est la tante de Rodrigue, la cousine d'Électre, la sœur d'Ivanov, la marraine de Caligula, la petite nièce de Mrs. Quickly, la mère de Ham et de Clov et peut-être même des deux. Et quand elle s'exprime dans ses mots à elle, ceux qui parlent autrement la comprennent dans leurs mots à eux.

Et Nana d'entrer sur la scène. Et à jamais, elle aussi, dans l'histoire du théâtre. **■**

10. *Ibid.*, p. 9.